



**CROQUE-MORT** ■ Julien Bernard, alors jeune étudiant en sociologie, a exercé le métier

# Obséquieux s'abstenir !

Les croque-morts ont du savoir-vivre, cultivant désormais plus la discrétion que la componction.

Jérôme Pilleyre  
jerome.pilleyre@centrefrance.com

« **D**irecteur pompes funèbres cherche personnel ayant le sens de l'humour, connaissant particulièrement la mise en boîte. » Julien Bernard, alors étudiant en sociologie, n'avait sans doute pas lu l'annonce libellée par Pierre Dac quand il a découvert le métier de croque-mort dont il a finalement fait son objet de recherche.

Et, pas plus qu'un autre, il n'avait la gueule de l'emploi : « Il faut avoir une certaine tenue, sur le plan vestimentaire comme sur le plan des attitudes. On a une fois attiré mon attention sur mes chaussettes blanches et, une autre, sur mes mains croisées dans le dos plutôt que devant au motif que ça faisait trop nonchaland. La neutralité est préférable à une tristesse trop affichée. Le personnel des pompes funèbres se doit d'être discret, presque transparent aux yeux de la famille réunie autour du défunt. »

Mais la douleur est parfois contagieuse : « Ne pas pleurer avec les familles est parfois impossible. Si la vie prépare au décès des personnes âgées, elle laisse désemparé quand la mort frappe prématurément. Des pauses sont nécessaires pour souffler, reprendre le contrôle de ses émotions. On sort de la pièce, remplacé par un collègue. »

Reste qu'une entreprise de pompes funèbres est une entre-



prise comme une autre avec sa hiérarchie en croix. Hiérarchie horizontale, d'abord : « Les hommes portent les cercueils, les femmes auxquelles sont communément associées des capacités d'empathie plus grandes s'occupent de l'accueil des familles. » Hiérarchie verticale ensuite : « J'étais porteur de cercueil. Au-dessus, il y a les conseillers funéraires, les maîtres de cérémonie et les directeurs d'entreprises. »

« J'ai, poursuit-il, tout de suite été au contact des morts. Au début des années 2000, la professionnalisation n'était pas aussi poussée qu'aujourd'hui même si, pour les porteurs de cercueils, quelques heures de formation suffisent. La mise en bière est moins évidente en raison d'un rapport tactile avec les cadavres parfois pas préparés. Des mécanismes de défense

permettent d'apprivoiser la mort, d'autant plus étrangère à la vie que la médecine et l'hôpital l'en tiennent à l'écart : « Les blagues visent à désacraliser le corps, à se protéger de sa peur. Cet humour noir porte souvent sur l'état du corps sans dépasser les limites du respect. Ça ne va pas bien loin. Les fous rires restent rares. L'habitude opère. »

## Exode rural

La crémation a peu changé le métier et guère plus les habitudes des familles : « Le rituel se calque sur le modèle religieux avec l'autel, les oraisons funèbres, l'assemblée recueillie. Après, le rapport au disparu dépend du sort des cendres. Des gens restent attachés à la présence physique, à une inscription spatiale, entre le columbarium, un rosier ou une plaque

sur le lieu de l'inhumation. D'autres préfèrent une présence plus diffuse, plus immatérielle. Les cendres sont dispersées en forêt ou en montagne, un lieu de promenades régulières. »

Avec l'exode rural, les enterrements ont perdu de leur pompe : « Dans les campagnes, c'est souvent tout le village qui accompagne le défunt. En ville, l'assistance est plus réduite de par l'éclatement géographique des familles et le vieillissement qui fait que beaucoup ont précédé le disparu. Le rituel y est moins standard, plus personnalisé, laissant plus de place à l'émotion. Les prises de parole sont plus nombreuses. » ■

► Lire. Julien Bernard, *Croquemort. Une anthropologie des sentiments*, Métailié (18 €) et *La concurrence des sentiments. Une sociologie des émotions*, Métailié (20 €).



« Le personnel se doit d'être discret »

BERNARD JULIEN. Sociologue  
Photo © Philippe Matsas